

# ESCALES

- feuilles mensuelles de poésie -

## POESIE SLOVENE

présentation  
de  
Jean VODATNE

n° 49

Novembre 1950

3 rue St.Louis en l'Isle

PARIS IV<sup>e</sup>

Renaissance  
ou  
Persistance

Voici après une interruption de 8 mois, le n° 49 d'ESCALES. Et les autres suivront de mois en mois, et cela parce qu'après nombre de tâtonnements, nous avons jugé que notre petite revue avait son rôle à jouer sur le marché poétique.

Loin de nous l'idée de tout bouleverser; nous n'en avons pas les moyens. Nous essaierons comme par le passé de rassembler autour du groupe d'ESCALES-LA COQUILLE le plus de jeunes forces possible, le plus grand nombre de poètes.

Mais, là où consistera l'innovation de cette nouvelle série, c'est que nous intercalerons entre les numéros de jeune poésie, des anthologies de poésie mondiale ou régionale. C'est ainsi que nous avons prévu; la poésie Bretonne, Provençale, Irlandaise, Portugaise, Argentine, Galloise, Polonaise et Canadienne.

D'autre part, la collection poétique d'ESCALES, composée de livres imprimés ou photocopiés prend son vol avec pas mal d'espairs.

Il ne nous reste plus qu'à remercier ceux de nos lecteurs qui voudront bien s'intéresser à nos réalisations. Je sais qu'il y en a eu et qu'il y en aura encore.

Notre nef est en route pour de nouvelles escales.

Jean MARKALE.

## La poésie slovène

C'est le miracle des poètes d'avoir malgré des siècles d'occupation étrangère sauvé l'idiome slovène, de l'avoir policé et élevé au rang d'une langue avec sa grammaire et sa littérature propre. Pour le peuple slovène un poète est un ami, un chantre de liberté et d'indépendance et ce dernier vit intimement mêlé au quotidien de son peuple. Dans les foyers slovènes, on rencontrait du temps de la domination autrichienne, accrochés à la place d'honneur, à côté du crucifix et du rameau de buis bénit, les portraits des grands poètes slovènes, François PRECHERN, Fran LEVSTIK, STRITAR, Simon GREGORTCHITCH .. De nos jours, je suis sûr que les effigies de Dragotin KETTE, d'Aleksandrov Josip MURN, d'Ivan TSANKAR ou d'Othon JOUPANTCHITCH trouvent leur place entre la croix et le portrait du maréchal TITO.

Tout petit, alors que je ne songeais guère à la poésie et que je pâlisais sur les verbes irréguliers dans une école primaire de France, je fus intrigué par un cahier à reliure violette que ma mère serrait précieusement dans un tiroir. Un jour répondant à ma curiosité, ma mère me confia qu'elle y avait transcrit les plus beaux poèmes de la littérature slovène et même qu'elle y avait ajouté d'autres de sa propre composition. Ma mère poète, cela me laissa rêveur et depuis je me faisais lire des passages de ce fameux cahier violet.

- " Tiens, voici " me dit-elle, " des poèmes de Simon Gregortchitch, un prêtre né à une demi-heure de marche de ton pays natal, celui qu'on a surnommé le rossignol de Goritz. Voici le long poème à la gloire de l'Isonzo avec la prédiction des grandes guerres mondiales qui rougiront ses eaux si claires. Et puis voici

- L'humain ... Jamais - ...

Je me faisais raconter le transfert de la dépouille mortelle de Gregortchitch. Sur tout le chemin, de Goritz à son village natal dans les montagnes, des paysans, des ouvriers, enfants, femmes et hommes escortent le corbillard avec des chants - les chants du poète défunt - et des fleurs. Parmi les petites filles qui chantaient ... ma mère.

La place me manque pour traduire tous les poèmes slovènes que j'ai trouvés beaux. J'ajoute ceux que j'ai découverts moi-même de Othon JOUPANTCHITCH qui vient de mourir et que l'on considère comme le plus grand poète moderne de Slovénie. Etudiant, il a vécu de Paris à Vienne, dans toutes les capitales d'Europe. Régisseur de théâtre, il a traduit et fait jouer toutes les pièces connues des Anglais, des Français, des Russes et des Espagnols.

J'ajoute des textes du jeune Drago Destovnik-Kajuh tombé comme partisan à l'âge de 22 ans.

Que cette anthologie bien imparfaite donne une idée de la poésie slovène, d'un petit peuple fier et avide de liberté et qu'elle nous rappelle à tous que là où vivent des poètes, on rencontre des hommes.

Jean VODAINÉ.

François PRECHERN  
(1800-1849)

Les soupirs et les larmes les ont nourris  
Les fleurs de mon Parnasse en témoignent  
Larmes de l'amour roulant toutes chaudes  
Larmes de la patrie roulant tant d'amour  
vers toi.

Pensées trempées comme l'acier,  
je dois taire ma tendresse  
refuser l'amour maternel qui n'espère qu'en  
moi  
refuser l'étreinte à mon coeur trop plein  
d'amertume.

Mais de mes désirs refoulés naître la  
nostalgie  
qu'avec toi mon nom grandisse  
comme un chant du terroir aux douces  
résonances.

Désirs à réveiller toute la Slovénie  
pour voir se tourner vers nous le temps du  
bonheur  
avec la même force que la tristesse nous a  
trouvés.

Avez-vous lu :

LETTRES DU MONDE

=====

Le grand journal des lettres et des  
arts.

en vente partout = 25 Fcs

- 3 Place des Vosges - PARIS IV<sup>e</sup>  
ARC. 24-23

Fran LEVSTIK  
(1831-1887)

Devant la fenêtre de mon amie  
un jeune noyer a grandi  
en hiver il la protège du vent  
en été, il lui donne la fraîcheur de son  
ombre.

Ah si je pouvais être un jeune noyer  
sous la fenêtre de celle que j'aime  
ses oreilles seraient bercées par mon murmure  
et ses yeux seraient verts de mon feuillage.

En hiver quand le givre se formerait  
et que pour moi le temps serait trop froid  
doucement j'ouvrirais la fenêtre  
et je me glisserais chez mon amie.

-----

Simon GREGORTCHITCH  
(1844-1906)

l'Humain ... jamais

Je me permets de te prier, ô Dieu,  
pétris de la poussière une belle fleur  
ou bien un oiseau qui chantera,  
crée d'elle ce que tu veux.

Qui voudrait comme moi sur terre  
pris dans les rêts des tentations  
avoir sentiments et douleur  
et des doutes déchirants.

Je me permets de te prier, ô Dieu,  
pétris de la poussière ce que tu veux.  
Mais l'humain, ne le crée jamais !

(fragment)

-+-+--+--

Othon JOUPANTCHITCH  
(1878-1949)

ô patrie, celui qui t'aime maintenant  
doit t'aimer avec le pus noirâtre  
de la douleur dans le coeur.  
celui qui n'a pas appris avec le perroquet  
des phrases toutes faites  
et qui ne veut pas mentir  
est comme un arbre qui se torture  
à cause de la sècheresse  
regarde, grimace amusante, visage allongé  
les dieux de la liberté se sont rendus chez  
nous.

- - - - -

Vends-toi au vent, à dieu vat !  
Que le coeur sa saoule de joie et de larmes  
tourne-toi, marin vers le plus grand jour  
toujours plus loin sous l'infini céleste.

les enfants prient

Notre père ...  
Si tu étais vraiment notre père,  
tu te déchirerais les paumes  
pour descendre de ta croix  
et enlacer tous les enfants pauvres.  
Notre père ...

Notre père ...  
il est ici ou bien là,  
nous-mêmes ne savons pas où,  
il a le coeur et les mains transpercés  
et nous enlace par dessus les collines.  
Notre père ...

Othon JOUPANTCHITCH

Silence, sans paroles  
je sors de ma cachette  
pour aller dans la foule  
et personne ne sait d'où  
et personne ne sait pourquoi  
brille le mois de mai dans mon âme.

Mais tu le sais,  
mais je le sais,  
non tu ne sais  
non je ne sais  
pourquoi j'étends mes bras dans la pénombre  
à minuit en te quittant.  
Pourquoi je veux enlacer chacun  
et le nommer frère  
pourquoi les étoiles toutes proches  
comme de grandes et douces fleurs  
brillent au-dessus de moi...  
Amie, qu'est la nuit  
qu'est la nuit et la mort ?  
Je ne les connais pas !  
Amie, qu'est le péché ?  
le péché et le regret ?  
Je ne les connais pas !

Je ne connais que mon propre coeur  
et mon amour dans mon âme  
et toutes les belles créatures divines  
tout autour de moi  
et les grandes et douces fleurs  
au-dessus de moi.

Othon JOUPANTCHITCH

Donne ...

Donne ta main gauche à ma droite  
Donne à ma main gauche ta droite  
Je te le dis, ô captivité voulue,  
midi embaumé où l'épi se berce,  
où le coquelicot se balance  
dans la liberté et le vent,  
comme les vagues traversent l'eau,  
au milieu du ciel dans la paume divine,  
dans l'éclair où le village tremble  
sans pouvoir fuir,  
ô ma blanche colombe,  
dans la vapeur exhalée des chaudes plaines,  
prisonnière de réseaux enflammés,  
étourdie,  
où, où voudrais-tu aller ?

Collection Poétique d'ESCALES

pour paraître incessamment :

LE JOUR SE FERA

=====

poèmes de Jean VODAINÉ

l'ex. = 150 Frs.

Préface de  
Jean MARKALE

C.C.P.BERTRAND - 2447-06 - PARIS

Drago DESTOVNIK-KAJUH  
(1922-1944)

Ne pleurez jamais après nous  
ô femmes, mères, jeunes filles,  
demain nous tomberons par centaine  
fidèle dans les tranchées boueuses.

Ne pleurez jamais après nous  
tendez vos poings en signe de deuil  
alors tout nous sera plus beau.

Demain nous tomberons par centaine  
ô femmes, mères, jeunes filles,  
ne pleurez jamais après nous.

-----

Amie, allons pieds nus ensemble  
allons pieds nus, amie, car la terre souffre  
et parmi les cerisiers en fleurs  
je choisirai les plus belles branches.

Les fleurs des cerisiers sont si blanches  
et noirs, si noirs sont les sépulcres des  
soldats  
tombés pour notre liberté ...

Amie, allons pieds nus ensemble  
allons, pieds nus, amie, parmi la blanche  
floraison cueillir le tablier plein de  
rameaux fleuris  
pour les porter sur les tombes si noires.

(traductions de Jean VODAINÉ)

=====

ESCALES vous recommande :

Romans :

Bazin (Hervé) : La mort du petit cheval (Grasset)  
Broglie (Isabelle de) : Le Val sans retour  
(Fasquelle)  
Dumaine (Philippe) : Le Tunnel (Le Globe)  
Green (Julien) : Moïra (Plon)  
Troyat (Henri) : Etrangers sur la Terre  
(Table ronde)

Films :

Cocteau (Jean) : Orphée  
Delannoy (Jean) : Dieu a besoin des hommes.

Poésie :

l'Anselme (Jean) - Cahier d'Histoires Naturelles  
(Seghers)  
l'Anselme (Jean) - La Danse macabre  
(dessins de Théo Kerg)  
Beaussieux (Robert) - Humoresques de Route.  
(Escales)  
Bruno-Durocher - Carrousel épouvantable  
(Chemin des hommes)  
Fombeure (Maurice) - Poussière du Silence  
(Seghers)  
Ganzo (Robert) - Chansons (Aubier)  
Le Cunff (Louis) - Aux cent routes du Ponant  
(Ed. Der.Chance)  
Menard (René) - Hymnes à la présence solitaire  
(Cahiers du Sud)  
Verboom (René) - La Poétique - Le Veilleur  
(C.E.L.F.)  
Vodaine (Jean) - Le Vagabond d'Etoiles  
(Poésie avec nous)  
Wintzen (René) - Silence ma vie (La Tour de Feu)  
Revues - Gazette des Lettres - La Table Ronde -  
Flammes vives - Cultura (Argentine)  
Risques - Poésie avec Nous - Des Caractères -  
Soleil - Quartier Latin - La Tour de Feu -  
Le Goëland.

Collection poétique d'ESCALES

vient de paraître :

HUMORESQUES de ROUTE  
=====

poèmes de  
Robert BEAUSSIEUX

l'exemplaire ordinaire : 200 Ffs  
l'exemplaire de luxe : 400 Ffs

C.C.P. BERTRAND - 2447-06 - PARIS

à paraître prochainement :

Bernard DELVAILLE - BLUES (250 Ffs)

poèmes d'un jeune qui n'a pas peur  
des mots.

Une Revue ne vit (malheureusement) pas de  
l'AIR DU TEMPS.

ABONNEZ-VOUS

6 numéros = 160 Ffs  
12 n° (jusqu'à décembre 1951) : 300 Ffs  
le numéro = 30 Ffs

C.C.P. BERTRAND 2447-06 PARIS

Merci

Directeur des publications :  
Jean BERTRAND  
La Gérante : Claire GUY.

Polycopie  
ESCALES.  
PARIS IV<sup>e</sup>

# ESCALES

- feuilles mensuelles de poésie -

————— poèmes de  
Hervé BAZIN-Robert BEA  
USSIEUX-Luc BERTIONT-J  
ean CATHELIN-Gabriel C  
HARPENTIER-Bernard DEL  
VAILLE-Maurice FOLBEUR  
E-Jean HARKALE-Alain M  
ESSIAEN-Claude STEPHAN  
E —————

n° 50

Décembre 1950

3 rue St.Louis en l'Isle  
PARIS IV°

---

Vous trouverez E S C A L E S  
et les livres qui vous intéressent :

- LIBRAIRIE 73  
73 Boulevard St. Michel (V<sup>o</sup>)  
(métro : Luxembourg)

à PARIS

- AU PONT TRAVERSE  
16 rue de Beaune (VII<sup>o</sup>)  
(métro : Bac)

à RENNES

LES NOURRITURES TERRESTRES  
rue Hoche

Lisez :

FLAMES  
VIVES

revue mensuelle

Directeur :  
Jean AUBERT

le n<sup>o</sup> : 50 frs

Rédaction et Adminis-  
tration : Editions de  
la Revue Moderne  
88 rue St. Denis (1<sup>er</sup>)  
LOUVRE 51-02.

Connaissez-vous :

LETTRES DU MONDE

le grand journal  
des lettres et des  
Arts

paraît tous les  
quinze jours

—  
le n<sup>o</sup> 25 frs  
—

en vente partout.

NOTRE PROCHAIN NUMERO : LA POESIE BRETONNE  
(n<sup>o</sup> 51 - janvier 1951) présentation de  
Jean MARKALE.

Or

Le soleil avait épuisé  
Son compte en banque de lumière  
Il épousa Lune première.  
Mais l'éclipse est un court baiser ...  
Et, la Lune, avouez qu'elle est laide  
Malgré l'or d'astres qui la suit.  
... Voici pourquoi la Terre plaide  
Ce divorce, en toge de nuit.

vert

Ton carosse, en verre de grêle, mais voici  
qu'il arrive au grand galop du vent de plaine  
Et tu descends, sous les dentelles du persil,  
Chlorophylle, ma fée, éternelle marraine.

L'enfant bourgeon naît, infini,  
Car toute branche est un peu ta baguette  
Les feuilles scient des étiquettes  
offrant partout des locations de nids !

Au bal des giboulées fuit la valse à l'envers.  
Le merle est saxophone et l'orchestre se corse  
Du jazz-band des piverts  
Frappant sur une écorce.

A bas l'hermine ! Enfin la mousse rôde  
Et l'algue du lavoir se lave les cheveux  
Et pour les chats dans l'émeraude  
L'amour taille des yeux.

Hervé BAZIN

-----

Voyages.

Les trains dans l'ombre  
heurtent les rails  
courbent les orbes de la Terre

Quelle nuit que cette nuit étrange  
au fond des astres  
où la lumière étreint les phares  
vers des mers étales au soir  
des grandes marées de la colère

Quelle nuit s'ouvre sur la ville  
corolle intense de nos rêves  
Le feu des larmes nous embrase

Les trains roulent dans l'ombre  
autant d'étoiles que de nuits  
vers quelle ville mi-lointaine  
où nous assoiffe notre sang.

Jean MARKALE.

" On ne comprend la poésie que si l'on  
admet qu'elle est à la fois par nature com-  
pliquée et simple, compliquée pour l'esprit  
raisonneur dont les habitudes sont épaisses:  
simple pour l'intuition secrète de nous-  
mêmes, que nous portons tous en nous.  
C'est pourquoi l'on peut prétendre en un  
sens que la vraie poésie est le fait de  
tous. "

Pierre-Jean JOUVE



Idylle

- Bonsoir Bob. Bon dimanche

- Bonsoir, Colombe

Cela est si simple; jeter la clef classique du jardin d'Amitié dans la broussaille des jours et des nuits. Les anémones, si fraîches en naissant, fanent leurs astres. L'une d'elles, sans doute, au lit du réveil reste parfois visible. Puis s'abattent les frileux treillis. Pour un cycle nouveau de rayons, la colline se sent libre. Plus que jamais la mort a sa raison d'être, très blanche pour la jeune fille surprise, clémentine au malheureux en quête de lunes. Sur les doigts de nos feux le temps pose son givre.

Bon Dimanche un peu de lumière, pour que saigne mieux la veilleuse d'un avenir où savent flotter, si tu le veux, les drapeaux blancs d'un peu de joie fumée comme une cigarette. Qu'avec moi tu te promènes, sous la pluie, la nuit, par un dédale de rues aux luisances électriques; que mon désir masculin t'attende, en gare de forêt. Il fait plein jour dans nos yeux. Prenez mon bras Mademoiselle, et je vous passe la consigne. Tu n'es pas belle comme un ange, mais nerveuse comme un cabri si tendre apprivoisé, avec des yeux tellement sensibles aux facettes de cette vie !

Ayant rejeté les housses poussiéreuses, nous apprenons à nous servir des machines à écrire le soleil. Un matin fleuriste valide toujours ce monde. Le pain frais du printemps s'émiette dans les corbeilles de l'automne. Les restes, sautant par dessus bords, sont recueillis par des oiseaux habiles qui tentent, pour la précieuse manne, l'envol d'années que le ciel s'appête à feuilleter doucement.

Robert BEAUSSIEUX.

Pastorale

Trois bergers en un coeur  
trois bergères en une âme  
ont répondu en chœur  
à l'appel de Ta flamme.  
L'ange est d'or. Ses paroles  
éclatent dans le ciel  
sur blanches banderoles.  
Et les moutons fidèles  
attentifs aux pasteurs  
Exécutent la danse  
de la mort des douleurs,  
de la fin du silence.

Miel, pommes et flûtiaux,  
suivons l'étoile claire  
comme un autre troupeau  
d'agnelles débonnaires.  
- Le chien aboie et flaire,  
les grands oiseaux de proie  
ont amolli leurs serres,  
même quelques serpents  
sifflent une passacaille -  
Le véritable Agneau  
est un petit enfant  
couché sur de la paille.

Sa mère, une autre enfant  
simple comme le jour,  
soulève simplement  
son voile bleu d'amour  
et de fidélité -  
Joseph est appuyé  
sur un gros bâton blanc.  
Ane brayant et boeuf beuglant  
hosaient à leur façon  
la prime résurrection ...  
Adorons ici, comme il est écrit,  
le Fils de la Fille du Saint-Esprit.

Alain MESSIAEN

Le sombre souvenir

Le sombre souvenir  
Sous l'hiver attentif  
Par delà l'eau et le miroir furtif  
Et les plaines emprisonnées.

Le chaud souvenir  
Plus profond  
Que les artères et les tempes et le sang  
Fibre de chair invisible à la chair.

Jadis, il m'éveillait,  
Fulgurant au détour des nuits,  
Il touchait mon coeur nu.

Je criais, je niais,  
Je fuyais sa clarté,  
Mes deux poings sur les yeux.

J'ai cru le lapider,  
- J'emplissais ma bouche de mépris -

J'ai cru le déchirer  
Aux confins de l'oubli.

Mais l'immobile étang du pays intérieur  
L'a dérobé silencieusement.  
Il s'y reflète avec sa douceur d'enfant mort,  
Le sombre souvenir, plus profond  
que les artères et les tempes et le sang.

Claude STEPHANE.

DANSE - GYMNASTIQUE HARMONIQUE  
Cours et leçons particulières  
CLAUDE STEPHANE  
8 rue de la Grande Chaumière  
PARIS VI°

Le Baiser

Mille ans pourraient couler toutes les eaux du monde  
L'herbe pousser très verte aux pentes de ton corps  
Le baiser que je donne est un arbre planté  
Il est là comme sont les lunes des marais  
Il est un pain levé, il est un piment rouge  
Un renard des forêts piégé sur ton visage  
Un astre amer et dur qui brûle sur tes dents  
Un appel d'oie sauvage aux brouillards du printemps.

Luc BERIMONT.

Structure du Bonheur

Ma trancheuse des avides cirrhoses du soi  
ton rire abat les becs sans gaz de la solitude  
pour allumer les filaments les fibres vibrantes  
la calme aussi la plus noble conquête de nous  
notre cheval de fête notre quartz de bonheur.  
Les apprentis du temps qui pensent les mains  
ouvertes  
nous en sommes avec les exigences de soleil.  
Le soleil braqué sur les fondations de la joie  
élève mon image à la hauteur de la tienne  
sur l'écran bien tempéré de la vie quotidienne.  
A la vitesse des regards  
les pierres montent jusqu'à nous.  
Brique creuse à bourrer d'oubli  
tu n'as pas place dans nos murs  
nos cloisons seront transparentes  
comme ce coeur pour ce coeur  
La chaude maison des carresses  
prendra ses tables ses armoires  
dans l'accueil solide des chênes  
sa toile bleue sa toile blanche  
comme ce coeur pour ce coeur  
chiffree aux mains initiales.

Jean CATHELIN

ESPECE DE CHASSE INFERNALE

Scolopendres montent aux hanches  
De but en blanc c'est noir sur blanc  
Le soleil cligne entre les branches  
Balancé comme un goëland.

Le fou s'en va dans les rues veuves  
Ecorché vif, saignant à plaies  
Il a vendu ses grègues neuves  
Pour payer son dernier valet.

Tristesse qu'une trompe abreuve  
Sur les montagnes du Valais  
Dans les forêts qui cherche treuve  
L'aigle plane d'Alpe en relais !

Ma vie tremble dans vos mains blanches  
Dans les rues, les champs c'est tout un.  
Le chasse passe sous les branches  
Au galop. Le soleil hautain.

Eclate, flambe sur ma peine  
Mes pleurs coulent dans mon miroir ...  
Fermez vos yeux, ô chatelaine,  
Je ne voudrais plus les revoir !

Du bal masqué montent des plaintes  
Jusqu'aux rosiers du mois de mai.  
Etait-ce ruse ? Etait-ce feinte ?  
Je voudrais ne plus vous aimer !

Maurice FOMBEURE

ESCALES vous recommande :

Romans :

- Bazin (Hervé) - La mort du petit cheval (Grasset)  
Chabrier (Agnès) - Au vent de l'hiver (Grasset)  
Lapierre (Dominique) - Un dollar les mille  
kilomètres (Grasset)  
Masarès (Jean) - Comme le pélican du désert, prix  
des Deux Magots 1950 (Julliard)  
Molaine (Pierre) - Les Orgues de l'Enfer, prix  
Theophraste Renaudot 1950  
(Corréa)  
Nancay (Gilles) - Maguelonne (Ed. du Seuil)  
Poisson (Edouard) - Une certaine nuit.. (Grasset)  
Pichon (Jean-Charles) - Il faut que je tue  
M. Rurann - prix Sainte-  
Beuve 1950 (Corréa)  
Rolin (Dominique) - L'Ombre suit le corps  
(Ed. du Seuil)  
Silone (Ignazio) - Le grain sous la neige (Grasset)  
Silone (Ignazio) - Le Pain et le Vin (Grasset)

Poésie :

- Bruno-Durocher - Morceau de Terre (Ch. des Hom.)  
l'Anselme (Jean) - Chansons à hurler sur les toits.

Revue et journaux

- Lettres du Monde - La Gazette des Lettres - Paru -  
Lisez Plon - Le Bonhomme Froissart - Cultura -  
l'Aile et la Plume - Flammes vives - La Boite à  
clous.

... et pour finir  
nous ne vous souhaiterons pas une bonne et heu-  
reuse année, car, de toute évidence, elle sera  
mauvaise qu'on le veuille ou non.  
nous vous souhaitons simplement d'être chez  
vous en décembre prochain à lire ESCALES (ou  
toute autre revue),  
ça prouverait que vous vous en serez tiré...  
Bon courage. Trouvez à vous planquer, c'est  
votre seule chance ...

Collection poétique d'ESCALES

vient de paraître :

HUMORESQUES de ROUTE

poèmes de  
Robert BEAUSSIEUX

l'exemplaire ordinaire : 200 frs  
l'exemplaire de luxe : 400 frs

C.C.P. BERTRAND - 2447-06 - PARIS

à paraître prochainement :

Jean VODAIN - LE JOUR SE FERA (150 frs)  
Bernard DELVAILLE - BLUES (250 frs)  
Alain BESSIAEN - DEUX CHANTS OECUMENIQUES

Une Revue ne vit (malheureusement) pas de  
l'AIR du TEMPS.

ABONNEZ-VOUS

6 numéros = 160 frs  
12 numéros = 300 frs  
le numéro = 30 frs

C.C.P. BERTRAND 2447-06 PARIS

Merci

Directeur des publications :  
Jean BERTRAND  
La Gérante : Claire GUY

Polycopie  
ESCALES  
PARIS IV°

# ESCALES

- feuilles mensuelles de poésie -

— poèmes de  
Luc BÉRIMONT-R  
obert CAILLY-E  
dmond DUNE-Jea  
n LAUGIER-Jean  
MARKALE-Louis P  
ERNETTE-Jean V  
ODATINE ———

N° 51

Janvier 1951

3 rue St-Louis en l'Isle  
PARIS IV°

Collection poétique d'ESCALES

Viennent de paraître :

Robert BEAUSSIEUX : HUMORESQUES DE ROUTE  
(200 frs)

Alain MESSIAEN : DEUX CHANTS OECUMENIQUES  
(100 frs)

Jean VODAIN : LE JOUR SE FERA  
(150 frs)

On peut recevoir les 3 ouvrages  
pour 400 frs - envoi franco  
C.C.P. Bertrand 2447-06 PARIS

—o—

- Actuellement en souscription et pour  
paraître très prochainement :

Bernard DELVAILLE : B L U E S  
(250 frs)

Robert CAILLY : FLEURS GRISES ET  
FLEURS NOIRES  
(200 frs)

Louis PERNETTE

Par l'escalier du soir, on marche sur des chats  
Sans seulement blesser leur rêve ...

Ivres déjà  
Les gouges emportent mourante l'alezane  
De soleil pour gorger de sang mélancolique  
Le dieu noir de l'au-delà des Monts. Insouciant  
L'onde tournoie avec en ses yeux de musique  
Pourtant comme l'effroi de l'immense océane.

Le ciel rouge est une grande fleur délicate.

Un coq lointain écorche le silence, eau calme  
Où les fronts se penchent sur les tombeaux des  
âmes.

Le ciel d'ambre est une longue main bénissante  
Où l'oiseau d'or, presque à regret, laisse  
une à une  
Couler les dernières gouttes de joie du monde.

Le faon froisse sans bruit ses paupières de  
blonde.

Alors la nuit s'éveille, ouvrant son oeil de  
lune,

La nuit qui vous enfonce dans le cœur  
Les ongles vifs de la douleur.

bestiaire de la tour

Jean LAUGIER

à Jacqueline Berger

Je marche dans tes yeux où le ciel se déhanche,  
La terre glisse, tangue et roule dans ton lit.  
Plaquée de corps, la nuit s'insurge.

Tu te penches :  
Algues-pieuvres tes yeux m'aspirent d'ombres-  
plis.

Goudron de doigts, grappe ma peau ta chevelure,  
Acres, contre nos chairs titubent nos parfums.  
Cartilage de ciel, impubère ossature  
De notre amour, l'aurore ausculte l'incertain.

L'homme et la femme nus, soleils d'eau, dans  
leur chambre  
L'amour se lave et la beauté fait loi :  
L'Ophélie, femme-tronc, usine d'ocre et  
d'ambre  
Crache aux égouts des dragues vertes dans ses  
doigts.

Homme, ouvrier de vie, polisseur de machines  
Je regarde ce ventre vide, sans esprit.  
Le jour se cambre et mon désir doucement  
redessine  
La même odeur, le même sang, le même cri.

in cauda venenum

Nous étions au fond de la ville et nous nous demandions avec angoisse si les rayons du soleil pourraient un jour pénétrer les fenêtres sordides de la nuit. Qu'allions nous faire à présent ? Sortir de notre tour d'orgueil abandonner la ville et fuir au milieu des éclats rauques de l'orage. D'ailleurs d'autres tempêtes nous attendaient au dedans même de ses murs suant le traquenard à chaque porte ouverte vers la mer. Non il n'était plus que de tourner en rond sur cette place de maisons aux toits gris autour de cette fontaine glapissant des hoquets d'une eau presque illusoire. Le ciel était rouge comme au temps des grandes marées de la colère et nous ne savions plus non vraiment nous ne savions plus où aller. C'est alors que nous le vîmes lui cet être lamentable qui se traînait comme une larve sur un sol visqueux de pluie. Quelle névrose avait donc pu cribler ses traits de jeune enfant sans ride. Quelle torture jaillissait ainsi de ses membres qu'il tendait vers nous d'un geste de supplique. Je vis son visage crispé jusqu'à la mort se détendre brusquement et prendre cette horrible expression du pourquoi figé sur des lèvres qui n'avaient jamais demandé la vie. J'eus peur et me tournai vers elle mais je vis qu'elle pleurait au travers de ses mains. Je la saisis par le bras et nous nous enfuîmes sans un mot dans une ruelle plus sombre encore que cette place de silence. Je me retournai cependant une dernière fois et je m'aperçus qu'il nous ressemblait étrangement si étrangement même qu'on eut dit qu'il émanait de nous.

au fond de la ville

Luc BERIMONT

Nos sommeils, séparés comme une orange bleue  
Sont des quartiers saignants, plus âpres que  
le feu.

Nos coeurs écartelés dans la nuit de la ville  
Les bielles des autos, sans répit, les faufilent

Se peut-il, ô crois-tu, que je dorme sans toi ?  
J'écrase ta tiédeur quand je croise les bras

Tels des Rois poignardés sous des aigles

dressées  
Le songe nous abat dans des couches fanées.

Sais-tu, des temps anciens, que les Rois étaient

sots ?  
Ils chargeaient de leur sort la bosse d'un

chameau

En cette nuit glacée je les vois qui s'avancent

Portent-ils et la myrrhe et l'encens des  
démences ?

Gardent-ils mon amour dans le fond d'un panier

Te le livreront-ils à l'heure des laitiers ?

Las ! ils n'ont pas connu l'étoile de ta tête

L'oeillet de ta sueur, la Nice de tes yeux

Ils brouillent les chemins qui mènent à nos fêtes

Le brasier de l'hiver va charbonner bientôt

Mais mon amour écoute et retrouve la trace

Il n'est pas d'autres mots que les mots qui

t'enlacent.

Quand je pense à ton corps, je perds aussi  
la voix  
Je heurte cent mille ans d'un monde ou tu  
n'es pas  
Je perce les hiboux, la croûte de la terre  
Je fleuris à tes pieds comme une touffe amère  
Dès lors, je crie ma joie, car je t'ai  
retrouvée  
Tu bouges sous ma main qui te tient rassemblé  
Et je chante le pain, tes yeux, le vin, la  
neige  
Je chante des jardins qui fleurissent dans  
l'eau  
Mais combien de minuits sans toi me font  
cortège ?  
Le tueur du sommeil m'ajuste dans le dos.  
Connais-tu, mon amour, la chanson des villages ?  
Lorsque je veux te voir, j'entre dans le métro  
Et toutes les chansons distillent leur présages  
Des feuilles vont mourir au bord de ton phono  
Ainsi passent les Rois, ainsi fondent les âges  
Ainsi bouge un amour nourri de mes sanglots.

épiphanie

Robert CAILLY

J'ai joué avec le feu ...  
Et maintenant que l'incendie est allumé  
que ses flammes se dressent  
dans le ciel noir et rougeoyant  
et que je vois ces flammes  
sublimes et terribles  
clairement et nettement  
dévorer tout sur leur passage  
avec une lenteur calculée  
et un plaisir féroce  
systématiquement  
et sembler s'arrêter soudain  
pour repartir plus loin  
où l'on ne les attendait point  
l'éteindrai-je ?

Et l'éteindrais-je  
Si je n'en avais allumé qu'un ?

incendie

Printemps du silence en fleurs,  
plus lourd guide le matin  
ce pèlerin vers le regret de midi.

Le sang nu du soleil  
a fait un bond dans mon coeur,  
réveille la vieille cadence  
des visages aimés  
à la flamme de la jeunesse.

Sur l'onde lente d'un amour remis  
le destin des yeux verts  
chante somnambule.

Tout promet  
la branche cassée du désir,  
le hâle passé;  
la chevelure des poursuites,  
sainte sur la pente chavirée  
d'un ciel étranger.

Et je suis cet homme brûlant  
des fêtes jamais fêtées,  
d'anges jamais rencontrés  
Et la grande course est mon amie .....

printemps du silence

La flamme rouge du géranium  
Troue le cristal noir de la vitre  
Aveuglement fermée sur l'azur  
Où plane l'aigle blanc des hautes solitudes.

La ville craque sous le soleil  
Peau contre peau les couples pèsent  
Sur les couches de l'ombre le poids de  
leur ennui  
Et leur amour fond comme cire au feu de  
leurs baisers.

Les mouches bleues de la réalité  
Bourdonnent autour des rêves mielleux  
Un homme cherche à se dissoudre  
Dans l'eau glacée d'une fontaine.

Puis la sirène casse l'oeuf du silence  
Et les usines reprennent leurs esclaves  
Seul un enfant dans un grenier  
Est libre d'adorer le dieu solaire.

## ESCALES vous recommande

CHAULOT (Paul) - COMME UN VIVANT (Ed. Seghers)  
HELLENS (Franz) - MIROIRS CONJUGUES (Ed. Henneuse)  
MESSIAEN (Alain) - DEUX CHANTS ŒCUMENIQUES  
(Escalaes)  
VODAINÉ (Jean) - LE JOUR SE FERA (Escalaes)

Les Revues - FLAMMES (Jean Aubert à Groslay  
(S&O) - La Gazette des Lettres (30 rue de  
l'Université Paris VII) - La Revue des Arts  
(Porte Coucou, Salon de Provence, Bouches du  
Rhône) - ALTERNANCES (11 rue St Loup Bayeux  
Calvados) - PEUPLE et POÉSIE (25 rue des  
Amandiers-Savigny s/ Orge, S&O) - COURRIER  
de POÉSIE (16 rue Ste Elisabeth, Basse-Yutz  
Moselle) - LE GOËLAND (Chemin du Phare, à  
Paramé, I&V).

## ECHOS

- ° Le Prix du Goëland a été décerné le mois dernier à Paris. Il a été attribué à Charles Le Quintrec pour son recueil. Charles Le Quintrec est un jeune poète de 24 ans né à Plescop dans le Morbihan. Nos lecteurs ont pu souvent apprécier la qualité de ses poèmes, puisqu'il fait partie de notre groupe depuis quelques années. Il a obtenu le prix du Radar en 1950.
- ° Jean Vodaine et Edmond Dunc présentent une luxueuse plaquette-revue dont la présentation originale est très soignée. Il s'agit du Courrier de Poésie que Vodaine imprime lui-même sur sa presse à bras scolaire.
- ° "Les Trompettes du Néant" recueil de poèmes de Jean Markale, vont enfin paraître avec des dessins de Jacques Courtade dont la dernière exposition de peintures à la librairie 73 a été très remarquée.
- ° Notre numéro sur la poésie bretonne a du être reporté au mois prochain à la suite d' " incidents techniques "

Vous trouverez E S C A L E S  
et les livres qui vous intéressent :

- LIBRAIRIE 73  
73 Boulevard St. Michel  
(5°) - (Métro:Luxembourg)

à PARIS

- AU PONT TRAVERSE  
16 rue de Beaune (VII°)  
(Métro:Bac)

à RENNES    LES NOURITURES TERRESTRES  
rue Hoche.

POESIE BRETONNE - Tel sera le thème de notre n° 52 qui paraîtra au mois de Février. 16 pages de texte - Présentation de Jean MARKALE. Poèmes anciens et peu connus, tour d'horizon poétique avec R. Pichery, A. Vannier, L. Le Conff, J. Hamon, J.C. Pichon, A. Guillemot, Ch. Le Quintrec - Le n° 50 Frs.

Une Revue ne vit (malheureusement) pas de l'AIR DU TEMPS.

ABONNEZ-VOUS

6 numéros = 160 frs  
12 numéros = 300 frs  
le numéro = 30 frs

C.C.P. BERTRAND 2447-06 PARIS

Merci.

Directeur des publications :  
Jean BERTRAND  
La Gérante : Claire GUY

Polycopie  
ESCALES  
PARIS IV°

# ESCALES

- feuilles mensuelles de poésie -

----- poèmes de  
Marcel BEALU-Lou  
is GUILLAUME-Gil  
bert LAMIREAU-Ar  
mande LOUP -Jean  
MARKALE-Pierre J  
ean OSWALD-Claud  
e REIGNOUX-Renée  
WILLY -----

n° 53

MARS 1951

3 rue St-Louis en l'Isle  
PARIS IV<sup>e</sup>

ESCALES est heureux de vous présenter  
une collection consacrée aux meilleurs  
poètes de ce temps :

poètes des temps modernes  
plaquettes de 24 pages comprenant une  
présentation et un choix de poèmes. La  
couverture en couleur sera agrémentée  
d'un dessin du poète.

A paraître prochainement :

N° 1                    Jean ROUSSELOT  
-----  
par Jean Markale

N° 2                    Luc BERIMONT  
-----  
par Charles Le Quintrec

En souscription à 200 Fcs l'exemplaire  
C.C.P. Bertrand PARIS 7653-06

Collection poétique d'ESCALES

déjà parus :

Robert BEAUSSIEUX - HUMORESQUES DE ROUTE  
-----

Alain MESSIAEN - DEUX CHANTS OECUMENIQUES  
-----

Jean VODAIN - LE JOUR SE FERA  
-----

Bernard DELVAILLE - BLUES  
-----

Envoi franco des quatre titres  
pour 500 Fcs net

C.C.P. Bertrand PARIS-7653-06

Un exemplaire : 200 Fcs

à paraître :

Robert CAILLY : FLEURS GRISES ET  
FLEURS NOIRES  
-----

Un grand lac souterrain entoure d'abruptes frondaisons de prunelles vivantes. Entre ses eaux lunaires scintillant d'éclairs engoutis glisse comme une araignée phosphorescente le poisson chèvre-feuille. De la voûte lointaine rongée par un grouillement de suie suivent et tombent d'épaisses gouttes de sang. Sous cette lente pluie intarissable, une barque, jamais la même, traverse périodiquement la surface soulevée par une majestueuse ondulation, bien que nul vent ne souffle ici. Debout à la poupe se tient l'unique passagère, jamais la même, et l'étroite planche l'emporte avec une précision d'aiguille sur le cadran des heures. Son mince corps casqué, quel courant d'air le dépouille du manteau préservant des rires infernaux la nudité des vierges mortes ? Voyageuse crépusculaire devenue blanche statue des abîmes, elle avance, périscope émouvant, creusant sur le velours bleu sombre du lac un immense triangle fantomatique. Et selon qu'elle monte ou plonge un peu de vie paraît l'animer quand un reflet acide venu des profondeurs l'enveloppe, ou quand, sur la gelée cireuse de son sein, éclate un crachat écarlate.

voyageuse  
souterraine

Louis GUILLAUME

Lente mort des logis envahis par les ronces  
Vous escorterez ma chair de feuillages futurs.  
Le printemps vient percer la glaise de l'hiver.  
Je me promène seul et me dissous moi-même  
puisque dans les miroirs d'un fleuve intarissable  
je ne suis pas certain de découvrir tes yeux.  
Le soleil accroché dans un arbre crêpu  
pèse de tout son or vers la douceur des toits.  
Des gens flânent. Des filles rient. Ce n'est  
pas toi  
qui pousses la barrière où s'engouffrait l'espoir.  
Le cheval et la meule et l'enfant solitaire  
la pierre du chemin tordue comme une veine  
sur la main du vieillard qui me voyait passer  
comprennent-ils pourquoi séparés dans l'espace  
je les veux réunir au creux d'une minute ?  
Bêtes, plantes couchées, vivants de tous les âges,  
cailloux à ras de terre et reflets des nuages  
je fais de tout message un signet dans le soir  
afin de retrouver cette heure où tu t'éloignes.  
Chaque clarté se fane au-dessus des labours.  
Les rideaux sont fermés et les maisons opaques.  
Plus tard nos doigts se rejoindront. Il fera noir.  
Notre sang sinuera dans les sentiers d'enfance  
où nous avançons seuls au devant des étés  
où d'autres se fuyant sans jamais se quitter  
se perdront à leur tour en confondant leurs  
ombres.

le signet

Gilbert LAMIREAU.

J'ai pris dans mes filets toutes les plaies  
du monde  
Comme une femme infiniment la douleur se  
dédouble

Les esprits rebelles reboiseront les siècles  
à venir

Les prismes trompeurs seront brisés  
Il n'est pas trop tôt de songer à l'homme  
Le temps se dénouera de sa fausse pudeur  
Les deux mains sur la barre d'appui  
Se dépassant lui-même  
Les perles réjouiront les herbes de la mer

L'unique saison celle des humbles  
Où dans chaque colline et dans chaque vallée  
De ton corps l'espoir s'épanouira

Toute la joie du futur  
Est dans les souffrances passées.

rien  
n'est vanité.

Armande LOUP

Tant vient le vent  
Jeter longtemps  
Sa peine dans  
Le fleuve !

Tant va pleurant  
Le fleuve errant,  
Tant va pleurant  
Longtemps, longtemps  
Le fleuve,

Que le fleuve a crié : "Je suis plus grand  
que moi"

Tordre mes bras,  
Tendre mes bras,  
Glisser mes bras  
Contre la terre,

Et m'allonger,  
O m'allonger  
De tout mon corps  
Jusqu'au bout du corps de la terre !

Simple la terre !  
Calme la terre !  
Heureuse terre !  
Je t'aime terre,

Et j'ai peur du soleil, et j'ai peur des  
nuages.

débordement

Jean MARKALE

Pourriture des sols trois fois morts dans la  
neige  
j'éclate et je vous chasse au lointain de  
vos plaines  
j'écarte la terre en sillons de stupeur  
et ma voix vous déchaîne un effondrement  
rauque  
où les mers et les monts jaillissent sous la  
cendre  
Poussière étoile de vie attaque du vent  
remous de fleuves insipides à hurler  
criez déchirez luttiez l'espace est rempli  
de cratères en rut aux sordides étreintes  
avec le fond du monde où lentement renaissent  
les enfanteurs de sacre au sexe de torrent  
Terre Terre détruis les écorces du froid  
il n'est plus temps d'attendre éclate tes  
entrailles  
j'entends au loin déjà les marches de triomphe  
alourdis de lumière étonnantes de sang  
je les entend frémir dans les vals et les  
landes  
les nuages déchirés naufragent le soleil  
et déploient le grand large en des vagues  
bruissantes  
Entendez-vous le rire étincelant des feuilles  
entendez-vous le chant des hommes sans répit  
ce cri de vieille aurore auquel on ne croit  
plus  
Terre crime des temps détache le poignard  
fiché sur ta poitrine où cognent les échos  
des mondes assoupis qui se dressent soudain  
des tombes de granit Tonnerre des Tonnerres  
vois-tu la foudre rouge implorer ton silence  
Tonnerre perle d'or pieuvre de mer tempête  
j'éclate dans l'horreur des neiges ivres-mortes

les augures printaniers

Pierre-Jean OSWALD

Les îles  
les îles au coeur du fantastique  
je n'y crois plus, je n'y crois pas,  
chaque aiguille marque ma joie  
il y a la vie à chaque pas.  
Sur les pavés d'où tombent les filles  
je marche et je crie et je crois,  
je crois dans chaque cheville  
je fais la terre en chaque bras.  
Mon coeur pétrit dans les rigolles  
la chair de toutes les mains  
et j'attends toujours à demain  
pour vivre fou de tes paroles  
mais pour vivre chaque matin  
je me brise au corps des putains.  
je me retrouve toujours sain,  
dans mes mains tes yeux s'affolent  
et je crois au même chemin.  
Je passe, je pense aux îles,  
Apollinaire y croyait-il ?  
Moi je le tiens par la faim,  
Je ne crois plus au plain-chant des villes,  
je ris de l'île au coeur du fantastique  
et je doute de croire à rien.

penser aux îles

Claude REIGNOUX

Un chant d'anniversaire flotte sur mon enclos,  
Refrain du voyageur au seuil des cités pâles  
L'enfant qui va mourir tangué vers son repos.

Cantique déboulant sur les marches de faim  
Pauvres jusqu'à crier, les marins immobiles  
Cherchent un désir de plus pour occuper  
demain.

Notre flotte s'avance à l'infini des îles  
Vers une grande erreur qui n'aurait pas de  
nom  
Nous tomberons aussi comme nos devanciers.

Minute après minute nous nous noierons aussi  
Repus de découvertes et de nouvelles terres  
Le vaisseau nous tuera quand nous n'en  
pourrons plus.

La chanson morte aidant, nous danserons la  
valse  
sans autre compagnon que l'éventail du cœur  
A la dernière porte où sourira l'espace.

Nous tomberons aussi comme nos levanciers  
Minute après minute nous nous noierons aussi  
Sous l'absolution vivante des voiliers.

la valse triste

Renée WILLY

Toi mon danseur sur la corde sonore  
Je te ferai crier longtemps  
pour que jaillissent les pluies d'aurore  
Sur tes gestes de sang

Pour porter ce sang à ma bouche  
Pour croire à la saveur de ces pierres  
Au goût de sang et de larmes

Pour croire à l'océan, aux étoiles anglouties  
Aux fanaux de la vague, aux astres trépassés  
Aux croix dures de mon péché  
Où mon désir se crucifie  
Membres écartelés

Lente rose des pluies tourne ma roue supplice  
Phare arc-en-ciel perdu dans les brumes d'hiver  
L'enfant n'est plus celui qui courait sur la mer  
Avec des mots d'enchanteur sauvage

La mer la mer s'endort à l'ombre de ces tombes  
Le Christ hallucine saigne sur mon espoir  
Mon coeur vide océan chante son hymne noir  
Liquide rythme amour paumes dures des vagues.

hymne noir

ESCALES vous recommande :

AR PEILHET (Manuel) - BROUSSAILLES (Brocéliande)  
CADOU (René-Guy) LES BIENS DE CE MONDE (Seghers)  
CAILLIAT (Pierre) L'ESCALIER SANS MARCHE (C.N.H.)  
DELVAILLE (Bernard) - BLUES (Escales)  
GUILLAUME (Louis) - NOIR COMME LA MER, prix  
Max Jacob 1950 (Les Lettres)  
IBERT (Jean-Claude) PORTES OUVERTES  
(Ch. des H.)

OSWALD (Pierre-Jean) prix du Radar 1951  
FLEURS DE SABLE (Signes du Temps)  
ROUSSELOT (Jean) - DEUX POEMES (Le Cormier)

Les revues : SOLEIL - SIGNES DU TEMPS -  
LA BOITE A CLOUS - LE GOELAND - REFLETS du  
C.P.N. - RISQUES - CAHIERS DES AMIS DE HAN  
RYNER - REVUE DES ARTS - L'ATLE ET LA PLUME -  
FLAMMES VIVES - CAHIERS MAX JACOB - ALTERNAN-  
CES.

Notre prochain numéro (54) qui paraîtra à la  
fin du mois d'avril sera consacré à la poésie  
provençale et sera présenté par Jean-Paul  
JOURDAN.

Vous trouverez ESCALES et les livres qui vous  
intéressent :

LIBRAIRIE 73, 73 Bd St. Michel  
Paris V<sup>e</sup> - Métro: Luxembourg

à PARIS

LIBRAIRIE CELTIQUE, rue de Rennes  
PARIS VI<sup>e</sup> - Métro: St. Placide

AU PONT TRAVERSE, 16 rue de Beaune  
PARIS VII<sup>e</sup> - Métro : Bac

à RENNES

LES NOURRITURES TERRESTRES  
Rue Hoche

— Lu dans la Presse : —

" La petite revue ronéotypée de Jean Markale, Escales, continue de paraître malgré les difficultés. "

L'ECHO du MAROC

"... De la poésie véritable et saine."

LE POPULAIRE DU CENTRE

" Ces quelques feuillets polycopiés contiennent d'excellentes choses."

FRANCE-ASIE

"... le plus modeste...mais le doyen.  
Cinq ans déjà."

LE FIGARO LITTERAIRE

"A-t-on assez remarqué dans de petites revues ronéotypées comme La Coquille ou Escales qu'une nouvelle génération littéraire se fait jour."

ARTS

"Moins une revue qu'un tract, Escales a de celui-ci le mordant et aussi la foi dans les destinées de la poésie. "

LA GAZETTE DES LETTRES

"Escales continue courageusement sa carrière."

OPERA

"Ronéotypée mais tenace, la petite revue Escales en est à son 52ème numéro qu'elle consacre à la poésie bretonne... Des reconstitutions de La Villemarque aux poèmes modernes d'Angèle Vannier, le choix de Jean Markale est déjà un témoignage auquel il faut s'intéresser pour que le prochain n° d'Escales soit plus vivant encore, plus étoffé et imprimé."

LES LETTRES FRANCAISES

Et vous, qu'en pensez-vous ?

Si vous êtes d'accord, pourquoi ne pas vous abonner ?

Un an (12 n°) : 450 Fcs -

6 mois (6 n°) : 250 Fcs - le n° : 45 Fcs

C.C.P. Bertrand PARIS-2447-06

# ESCALES

- feuilles mensuelles de poésie -

poésie  
provençale

ET DE LANGUE D'OC

présentation de

BERNARD JOURMAN

N° 54

AVRIL 1951

3 rue St-Louis en l'Isle

PARIS IV°

Mistral est mort depuis quarante ans bientôt mais la poésie de langue d'oc est bien vivante. Pendant un demi-siècle elle s'est confondue avec lui et tous les chemins menaient à Maillane. Le temps est venu, cependant, de passer au crible et sans sottise vénération, toute une production dont on s'étonnera qu'elle ait pu faire illusion. Ce n'est point notre propos aujourd'hui mais il paraît juste de noter que près de Mistral presque toujours admirable, il faut ranger Félix Gras et Charloun Rieu.

La génération de 1900 s'est tournée plutôt vers la poésie française et l'on a pu parler d'école d'Aix et d'école de Toulouse. La guerre de 1914-18 a décimé les poètes d'oc. L'entre-deux guerres voit le triomphe de la poésie féminine avec l'élégiaque Farfantello, la païenne Aubanelenco, Nouné Judlin, Clardeluno. Valère Bernard marche sur les traces de Victor Gelu et Joseph d'Arbaud, admirable prosateur, mort récemment, est le plus grand poète de cette génération. A son chant voilé qui s'accorde aux fontaines d'Aix, répond dans la montagne béarnaise, la voix rude et passionnée de la prieuresse Philadelphie de Gerde (née en 1871). Depuis dix ans environ, la poésie de langue d'oc change de visage. Mistral s'éloigne .. La jeunesse s'écarte, non pas de lui, peut-être, mais d'une ribambelle de pâles disciples tournés vers le passé et qui diluent les fulgurantes images du Maître de Maillane.

Les poètes du mouvement occitan se rassemblent moins peut-être pour une graphie nouvelle que pour une conception nouvelle de la poésie. Ils s'abreuvent aux sources toujours vivantes des troubadours, du trobar-dus et du catharisme. Ils élargissent leur horizon poétique, saluent Lorea. Ils vont vers l'universalité. Alors que jusqu'ici, la poésie félibréenne (dans son ensemble) semble toujours "en marge", la nouvelle poésie d'oc, à travers la guerre et l'occupation, déborde de jeunesse et d'espoir.

C'est la revanche de Toulouse sur Avignon.  
Les quelques poèmes rassemblée par nos  
soins, ne forment qu'une gerbe bien incomplète.  
Tous les poètes cités sont contemporains : cer-  
tains ont à peine trente ans.

Notre traduction est fidèle, mais bien sûr,  
imparfaite. Nous lui avons substitué, quand nous  
la connaissions, celle proposée par le poète  
lui-même.

BERNARD JOURDAN

ESCALES est heureux de vous présenter une  
collection consacrée aux meilleurs poètes  
de ce temps :

poètes des temps modernes

plaquettes de 24 pages comprenant une pré-  
sentation et un choix de poèmes. La couver-  
ture en couleur sera agrémentée d'un dessin  
du poète.

A paraître prochainement :

N° 1

Jean ROUSSELOT

par Jean Markale

N° 2

Luc BERIMONT

par Charles Le Quintrec

En souscription à 200 Frs l'exemplaire  
C.C.P. Bertrand PARIS 7653-06

PHILADELPHIE DE GERBE

==

Oh ! comme elle est triste la campagne  
ni chant, ni rire, ni bien-être.  
Et que sont tristes les maisons !  
Les vieux sont seuls sur le seuil.  
Dans les chemins personne ne muse.  
Le lézard seul y court.  
Tout est muet dans les sentiers creux  
le bruit des sabots n'y retentit plus.  
Et vers le Nord les nuages font rempart  
O Dieu ! préserve-nous du malheur.

==

Pays enfermé qui le supporte  
sans vouloir faire voler en éclats la porte  
Pays qui sans montrer les dents  
se laisse prendre son argent  
Son nom, ses us, et puis sa langue,  
qui peut avoir de tes vallées  
et de tes monts quelque pitié ?  
Le ciel ne peut s'absoudre  
Celui qui ne sait se faire craindre  
Mérite que le mal l'étreigne.

==

Noune JUDLIN

Le Malheur

Le malheur, aux pieds nus, rôde sur les routes  
mais le printemps a libéré la sève des vergers,  
ouvert la blanche voile aux bois d'amandier.  
Les promesses du blé bénissent les mottes  
et le mage cyprès et le sage olivier  
voyant passer les chèvres qui broutent les  
bourgeons  
regardent tranquillement roder la misère.

A côté de l'eau, de la terre, du feu, il y a la  
vie  
qui maintient son pouvoir au rythme des saisons  
et près de la gerbe, à la ronde des moissons,  
de la vendange, de l'olivade, au temps de la  
cueillette,  
nous verrons l'homme éternel retrouver sa raison.  
Esprit, éloigne de nous les criailleries  
saturniennes  
et sauve, par pitié, le nid de la chanson.

-:-:-:-:-

Max-Philippe DELAVOUE

Chansonnette

J'ai grimpé sur le platane  
Combien y-a-t-il de filles dans les mas  
et de mas dans la plaine ?  
Le tronc était encore trop bas.

J'ai grimpé sur le figuier  
La nymphe, dit-on, prend son bain  
toute nue dans la rivière ...  
J'avais une feuille devant les yeux.

J'ai grimpé sur le gros chêne.  
Les amoureux que se font-ils ?  
A peine arrivés, je les ai fait fuir  
Car je faisais tomber des glands.

J'ai grimpé sur le grand peuplier  
Le ciel, pourtant, comme la mer,  
doit bien tenir entre ses rives.  
Depuis mon guêt n'a eu de cesse.

--:--:--:--

Enric ESPIEUC

Miroir

Au dessus de l' eau furtive  
un parchemin de clarté  
étire sa peau tendue  
d'un continuel tableau;  
chaque feuille est une aïeule  
une nef aux noires voiles  
perdue pour l'éternité.

Geôle

Déchaîner des remparts, et puis la vie  
m'ouvrirait cloches à volées  
mais personne ne s'achemine  
et la jungle nous attend  
derrière la porte fermée  
Et d'écouter cette machoire  
nous avons perdu nos flambeaux.

Sully-André PEYRE

Assieds-toi

Assieds-toi sur la pierre du seuil  
en attendant le crépuscule,  
Le vent, tout le jour, a soufflé,  
et le ciel est une grande clarté.

Les acacias embaument  
que le vent, tout le jour, a froissé.  
peut-être oublieras-tu  
que toute une vie a passé.

Tu vois fleurir par dessus la montagne  
les étoiles qui luisent tant  
et pour parfaire ton repos  
une eau s'écoule et chante.

Mais où est cette grande chaise  
cette pierre du seuil, cette porte ?  
L'immensité est toujours béante  
la vie est une belle morte.

Tu as passé ton enfance infinie  
Au milieu des collines et des gouffres  
Si tu y reviens errer de nouveau  
En reconnaitras-tu les arbres ?

Ce n'est pas l'éloignement qui t'arrête  
Après les jours et les tapages  
Il n'y a plus qu'un songe dans ta tête  
une vision dans ta mémoire.

= = = =

Max ROUQUETTE

Des étoiles mortes

Des étoiles mortes vont encore cheminant  
aveugles dans la nuit du monde  
pèlerins perdus qui marchent sans lumière  
par les combes profondes.

Ombres invisibles entre les feux du ciel  
elles passent auprès des constellations vives  
qui dans la joie et la pointe de l'air  
comme des pâtres se font signe,

Ayant perdu, et sans repos criant,  
antique adolescent qui perdit sa source claire  
et appelle, amer, le souvenir de sa face,  
elles passent dans l'air, cherchant à jamais

les yeux, miroirs oubliés dans la nuit,  
emperlés de larmes heureuses  
où leur monde, un instant, chancelait  
à la vue pure de ses yeux.

(trad. de l'auteur)

Calendal VIANES

Poème

Le passage du vent fait trembler les étoiles  
là-haut, dans le ciel gelé, où la lune  
saoûle, chancelle et va clopinant,  
de touffe en touffe avec ses chiens hurlants  
qui effraient la sauvagine de la vallée.

Où es-tu, vagabond qui hantais l'obscurité  
de mon cœur ? J'entends dans ma vie  
la danse de tes pas muets. Tu fouillais  
mes maisons ouvertes, comme un voleur  
qui déroberait de vieux songes à la nuit noire.

Où es-tu ? Je m'en vais de nuit sur les airées  
d'autrefois, fouler mes gerbes de solitude  
et je t'ai cherché dans l'obscurité, dans l'émoi  
du ciel où les étoiles se révoltent  
Avec la voix de ma jeunesse perdue.

En vain je t'ai cherché : le cri de mon sang  
s'est en vain égaré jusqu'aux étendues désertes  
de mon cœur, ce noir soleil brûlant  
sur les neiges de l'abîme, et la plainte résonne  
encore  
qui vient du plus profond de moi.

La plainte qui s'en va avec les hurlements des  
chiens  
de la lune, effrayer les sentiers abolis  
où peut-être tu guettes ta proie, là-bas,  
échappé de mes songes et du vieux chagrin  
qui ronge aujourd'hui ma vie putréfiée.

## LA BOITE A CLOUS

revue mensuelle

8 rue Mazarin - Bordeaux  
publie tous les mois des articles sur la  
poésie, le roman, le cinéma, la musique,  
des poèmes, des contes, etc ...

N° Spécial sur MAX JACOB  
avec des inédits importants du poète

---

Prix du n° = 80 frs

Abont. 12 n°s = 750 frs

C.C.P. 42-764 - Bordeaux - Mme Forton

Avez-vous lu : - SIGNES DU TEMPS -  
et son numéro consacré à Robert Desnos ?  
225 frs - C.C.P. Paris 1778-62 - G. Lamireau  
St-Jouin de Marnes (Deux-Sèvres)

Collection poétique d'ESCALES

déjà parus :

Robert BEAUSSIEUX - HUMORESQUES DE ROUTE

Alain MESSIAEN - DEUX CHANTS OECUMENIQUES

Jean VODAIN - LE JOUR SE FERA

Bernard DELVAILLE - BLUES

Envoi franco des quatre titres  
pour 500 Frs net

C.C.P. Bertrand PARIS-7653-06

Un exemplaire : 200 Frs

à paraître :

Robert CAILLY : FLEURS GRISES ET  
FLEURS NOIRES

— Lu dans la Presse : —

" La petite revue ronéotypée de Jean Markale Escales, continue de paraître malgré les difficultés. "

L'ECHO DU MAROC

" ... De la poésie véritable et saine. "

LE POPULAIRE DU CENTRE

" Ces quelques feuillets polycopiés contiennent d'excellentes choses. "

FRANCE-ASIE

"... le plus modeste ... mais le doyen.  
Cinq ans déjà. "

LE FIGARO LITTÉRAIRE

"A-t-on assez remarqué dans de petites revues ronéotypées comme La Coquille ou Escales qu'une nouvelle génération littéraire se fait jour. "

A R T S

"Moins une revue qu'un tract, Escales a de celui-ci le mordant et aussi la foi dans les destinées de la poésie. "

LA GAZETTE DES LETTRES

"Escales continue courageusement sa carrière"

OPERA

"Ronéotypée mais tenace, la petite revue Escales en est à son 52ème numéro qu'elle consacre à la poésie bretonne ... Des reconstitutions de La Villemarque aux poèmes modernes d'Angèle Varnier, le choix de Jean Markale est déjà un témoignage auquel il faut s'intéresser pour que le prochain n° d'Escales soit plus vivant encore, plus étoffé et imprimé."

LES LETTRES FRANCAISES

— — — — —

Et vous, qu'en pensez-vous ?

Si vous êtes d'accord, pourquoi ne pas vous abonner ?

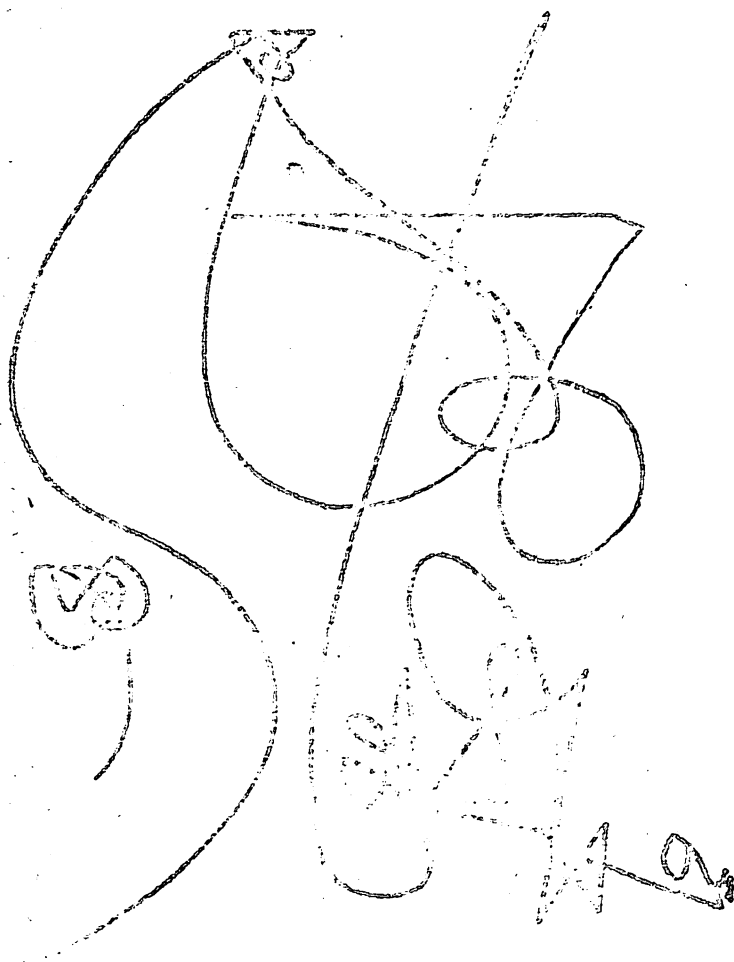
Un an (12 n°) : 450 Frs -

6 mois (6 n°) : 250 Frs - le n° : 45 Frs

C.C.P. Bertrand PARIS—2447-06

La gérante : Claire GUY - Polycopie ESCALES  
PARIS IV°

# ESCALES



Poëtes des temps modernes

# JEAN ROUSSELOT

présenté par  
Jean MARSALE

Fisquette de 32 Pages comprenant  
un choix de poëmes . Couverture  
ornée d'une photo de poëte .

200 fr.  
c.c.p. Paris 7501-20

**L**a nuit le verre l'obscurité  
la cloche des étoiles

Je m'éloigne de moi-même  
dans le pays où les lèvres tremblent

Sur les pâles cordes du vent  
brillent les gouttes de la terre  
et le sang des couleurs  
le foin le poison les alouettes  
le cygne blanc luit dans la brume

L'aube soulève la terre

Le soleil rôtit une côtelette pour le midi  
et regarde le visage de la poésie noire

Mon front frappe la nuit  
un bras d'argent

**BRUNO DUROCHER**

Dans les relents de terres brûlées  
cet obscur douloureux pivot  
qui mène au dur sanglot des solitudes  
le songe des germinations  
la patiente agonie des heures jaunissantes

Moites profondeurs des rouges foisonnants  
le sang qui siffle aux joues des bêtes  
et cet arbre perçant qui gicle sous la terre  
mort  
et le dissipe et tue  
vibrant dans un néant percé

Sur l'aire incendiée  
le jour éclate et crie  
et c'est au midi blanc des hypogées  
l'éclair glacé des astres chauves

Vincent BOUNOURE

**J**e n'ai pas peur des landes sans étoiles  
Je n'ai pas peur du large et des nuits de sorcières  
Je n'ai pas peur des fous qui se glissent dans l'ombre  
Je n'ai pas peur des morts qui reviennent en moi

Je suis comme un errant des fontaines secrètes  
où je puise sans fin le sacre de lumière  
Je suis le chevalier des brumes de septembre  
avec un peu d'orage au bout de horizon

Et jamais je ne suis ce que l'aube m'appelle  
et le bleu ravageur des collines me hante  
tant le soleil détruit ce qui reste du vent  
le vent mon compagnon de la route du sang

**Jean MARKALE**

**L**es toits cachent des trappes  
Et les murs sont prêts à croûler  
Derrière les fenêtres closes  
Le vide creuse  
Et boit toute lumière  
Des nuages noirs écrasent l'été  
Les oiseaux éfarés fuient Vol  
Que des vagues d'air cassent  
Des cris vont peut-être jaillir  
Mais c'est encore l'heure du silence

Paul D O U C E

**P**etite misère de moi  
- Me voici Seul avec les hommes -  
Poumons vomis et bouche molle  
Je cherche un mot je cherche un cri  
Qui fasse mal à mon Messie  
Puisque sa douleur me console  
Et tel que j'étais autrefois  
Avant la messe après l'école  
Tel que j'étais dans le combat  
Je le serai entre vos bras  
- Ne tourne pas la tête au diable  
Griaient ceux qui doutaient de moi -  
Un homme une bête aux abois  
Un Dieu qui joue avec le sable  
Un doigt d'amour un peu de joie  
Et c'est déjà chacun pour soi.

Charles LE QUINTREC

**C**ette prescience d'un merveilleux sommeil  
D'une nuit identique  
où la boue se transforme en racines de ciel...  
Permits moi le voyage.

Que la prière éclate en fleurs  
N'être plus n'être plus  
Que ce balancement dans le vent  
Et la porte et l'oiseau et la femme et la mort.

**Jacques COURTADE**

Que du moins cette carotide où tu me vois  
Omon Dieu de pouvoir durer sans espérance  
De mon amour vivant n'aveugle la semence  
Dans cette foule où nul n'entend ma voix.

Ils vont comme j'allais dans le malheur immergé  
Sans se savoir flambeaux errant sur les parois  
Et qu'il n'est pas de nuit pour cette incarnation  
Dès lors qu'elle s'assemble aux lieux choisis par toi

Et qu'ils en ces lieux et qu'ils sont ces lieux même  
Sur la néant noués comme un vain diadème  
Le maître et la main-d'œuvre et les deniers du soir.

Que m'entendent ceux-là si je leur dis que j'aime  
Ah ! désespérément ! - ce monde sans espoir  
Où nous nous survivons lampe dans le jour blême

Comme aux morts le désir et la vigne au pressoir

Jean ROUSSELOT

Est-ce teinte d'acier  
beuverie du soir mouillé de silence  
rêve de rêve retrouvé en senteurs

Paris mon cœur  
bat

le grappin du malheur s'accroche  
grippe à la faille de l'homme  
s'ajoute à tous les jours

guerre dure comme le mot  
offerte en vacance  
couchée  
sur le ventre de la femme  
dans l'image balbutiante  
d'un gosse merveilleux  
bousculé d'enfance

L'émail d'un frisson  
sous la peau pèse

les phares sur la jetée  
mèlent l'angoisse humaine

au feu d'un ver luisant

T H É R A N C E

Collection poétique GREGOIRE

Robert BERNARDINI  
Mémoriques de route

Jean VOGUÉ  
Le jour se fait

Alain MESSEMER  
Deux chants atmosphériques

Renard DELVALLÉ  
Blues

Jean-Jacques ROBERT  
Vivre un soleil

Paul DOUCE  
Jours de peine

à paraître

Thérance  
Rivages d'été

Pierre GARNIER  
Fatic-puri

Paul DOUCE  
L'honneur de la peur

Pierre FROST  
Mafins qui s'effacement

## ESCALES

Revue - Editions

3 rue St-Louis en l'Isle Paris-IV

C.C.P. Paris 7501-20

### ABONNEMENTS

6 nos : 250 frs

le numéro : 45 frs

Publication mensuelle

Impression typographique

Le gérant : Claude GUY

**ESKALES**

POÉSIE SANS PASSEPORTS

**58**

Jean  
**MARKALE**

**BARQUES DE NUIT**

**OCTOBRE 1952**

## BARQUES DE NUIT

Vois-tu toutes ces barques  
sans pilotes rejetées  
sur les rivages sordides  
de la nuit ma vengeance

Vois-tu ces barques sillonner  
les sphères vertes de mes vagues  
vois-tu ces barques s'engluer  
dans les algues des détresses

Plus lointaines que des voiliers  
plus silencieuses que des nefs de  
plus étranges que des paquebots  
vois-tu les barques de la nuit

Elles sont brunes comme une ombre  
elles sont noires à la nuit  
elles sont rouges au soleil  
elles sont bleues dans l'eau du ciel

Vois-tu les barques qui errantes  
s'égarent aux fronts des récifs

Vois-tu ces barques sans pêcheurs  
sans pilotes et sans voiles  
s'enfoncer comme des larves  
au ventre creux des océans

De quels tourments voyageurs  
sont criblées ce soir les ombres  
de quelles stupides aventures  
ricanent les goëlands

Peut-être un naufrage d'hier  
peut-être un fou qui s'est noyé  
sur les roches de sang et de feu  
peut-être l'Ankou qui s'étonne

Et les barques ces barques qui sil-  
[lonnent  
sans fin sans heurt les couchants de  
[morte mer  
vers quel enfer inaccessible  
entraînent-elles les ombres qui s'étei-  
[gnent

Ombres tristes lunules de misère  
distantes neiges de l'été  
ombres de morts les mains ployées  
pour témoigner de vos suppliques

Mais la mer n'entend pas n'entend  
[rien

Rôdent les mouettes et le vent  
ils versent sur vos fronts sales  
les tempêtes du désespoir

Rôdent rôdent les barques de nuit  
dans le pays du soleil rouge  
dans le secret des anses fauves

dans le profond des étoiles marines  
dans le silence des mers sans na-  
[vires  
dans le vacarme des vagues  
[rageuses

Tournent tournent les barques de  
[nuit  
il est tant d'eaux et d'ombres folles  
tant et tant d'aubes de couchants  
rôdent rôdent les barques  
et tout le sel de leur souvenance.

## TRISTAN

Voile blanche et voile noire  
des centaines de navires  
qui s'effilent sur la mer  
et le mien qui ne vient pas

Voile blanche et voile noire  
tant de nefs frôlant la grève  
et pas une pour s'arrêter  
sous les remparts de solitude.

Et pas de nef pour aborder  
voile blanche et voile noire  
et pas de nef pour me pleurer  
quand je serai en proie à l'ombre

J'ai suivi les remparts les murailles  
le soleil tombait comme un enfant  
[blessé

j'ai traîné mon corps et mon visage  
au long des créneaux incendiés.

Pas de navire portant gaiement  
la voile blanche de l'absente  
pas de navire vers le port  
et les rochers qui s'impatientent

Il monte des couloirs humides  
quelque clameur étrange de marin  
il monte jusqu'ici l'odeur  
des naufragés qu'on porte en terre

J'entends au loin des nuits passées  
le cri sauvage des mourants  
j'entends au fond du soir qui vient  
le clapotis des barques en dérive

Voile blanche et voile noire  
le château de la malchance  
tremble et résonne de l'écho  
des marées interminables

Des centaines de navires  
au large de ma navrance  
passent sur l'ombre des couchants  
comme les flammes sur un feu

Et chaque passage ravive  
le dernier tison de ma vie  
qui se consume sans brûler  
dans mon angoisse de savoir

la grande voile blanche éployée  
comme un oiseau sur la mer  
et son visage auréolé  
des derniers rais du soleil rouge

Mais les nefs passent au large  
indifférentes à mes cris  
que des courlis criards  
emmènent sur leurs ailes

Voile blanche et voile noire  
quand viendras-tu vers ces remparts  
seule couleur de délivrance  
ma voile immense de désir

Le vent meurt à l'avant-port  
un goéland ricane en me voyant  
toujours les nefs qui passent loin  
sur l'écran rouge de la brume

O vent mon ravageur ami  
réveille tes souffles de froidure  
surprends la mer dans tes rafales  
apporte-moi le blanc message

Vent vent du large vent de mer  
recule la nuit dévorante  
que je regarde aux loins rouges et  
bleus  
la voile étrange qui viendra

*Porzpoder, août 1952.*

**ESKALES**

**POÉSIE SANS PASSEPORTS**

**59**

**Robert  
BEAUSSIEUX**

**VERS LA BOHÈME EN PARADIS**

**NOVEMBRE 1952**

à Jean Arakélian

## NINE

### I

#### AU SANA

Dans le calme  
les blanches combattantes reposaient  
sur d'incertaines assises

La cure parsemait leurs fronts  
d'ombres tremblantes de feuillées  
La lumière bleutée d'un grand ciel viril  
colmatait doucement de frêles déchirures

Souvent une quinte très délicate  
s'excusait dans la dentelle d'un sourire

— Docteur, ne laissez pas sous une plèvre  
[croître  
l'atroce camélia d'une tache de sang !

La belle main de midi  
tenait en suspens quelque stylographe :  
les bacilles laisseraient-ils place  
à l'aventure livresque ?

Des poumons quasi restaurés  
sauraient chanter l'espace neuf

mais tel fin visage fixait  
l'emblème futur de sa gloire.

||

L'éclatement des bourgeons  
délivrait les murs de leur livrée de suie

La kermesse jetait son lest de confetti  
Dimanche joaillier ceignait ton front, Rieuse  
armée du stylet de tes seins  
et les promesses pavoisaient  
dans l'insurrection des tonnelles

Tu profitais du sursis  
des sorties exceptionnelles  
et t'avançais, confiante, à l'orée du plaisir

mais très vite  
le métronome fatigué de ton cœur et des  
usa toute espérance [heures

La passante dans les aulnes  
hurla : « Brisez les lanternes ! »

Au pan-coupé des vents [d'une harpe  
s'effilochèrent des cheveux, cordes rompues  
Au rendez-vous de nos mélodies  
s'envolèrent les capricornes de l'exil

Ton bras se satina de toutes les mélancolies

Sur les marais du romantisme  
tombèrent les derniers lys d'eau de l'offrande.



Nine ma guérie pour toujours  
mon éperdument châtain  
dans ta chemise nouée,  
la fièvre ne chérit plus tes tempes de roses,  
muet reste le corselet de ta poitrine

mais éveillé par la mort  
que ton visage est beau !

Pour le saluer le printemps  
fait scintiller ses constellations de feuilles  
et du pavé des platitudes de la ville  
s'élèvent au couchant  
les grands oiseaux paysagistes du ciment

Ton sourire frange de clair  
la souple épure des collines

Multiplié fleurit l'œillet de ton prénom.

IV

Les doigts de l'homme sur la peau des femmes  
couleront dans le soir des chambres  
et dévoilant leurs seins les vierges anonymes  
reprennent mes chemins de ronde

Des centrales du hasard  
partent de tendres estafettes  
Voici l'éventaire des lèvres nubiles

Nine, seule l'éternité  
achèvera ta parure de fiancée.

PAUL COLLET

Sur les rituels secrets de la chair en éveil  
tu tissais des jardins

Ta candeur allumait les cierges de l'apothéose  
Dans ta poitrine silencieuse  
tu couvais des oiseaux ravis

Une salve a claqué  
Les cierges sont soufflés  
Les oiseaux sont partis

leur envol a rejoint l'extase  
calme, qui nourrissait ta vie.

## PIERRE MAULET

Fiacre des morts blanc de jeunesse  
indolente formalité  
pour Pierrot, frère de Nine  
du bicorné tu dodelines

Haut de cheveux, vaste de front  
fin dandy blond rêvant la perte  
des systèmes enracinés  
que certain soir vous étiez beau  
Pierrot  
comme un poète mains au dos,  
haut de cheveux, vaste du front  
des futures révolutions  
la cigarette à fleur d'esprit

mille lunes sur les talons  
d'une bohème en paradis...

— Très touché, merci mes amis  
à quoi bon le panégyrique ?  
je n'étais pas ce romantique...

Lancez liesses de fumées  
vos lassos les plus jubilants  
Carie dentaire du ciment  
broyez du ciel l'atone flanc

qu'un rien de bleu ferait mentir

mais l'avenue d'un soir exquis  
dessine à jamais opportune  
vers la bohème en paradis  
l'ombre qui trop vous ressemblait

Pierrot doux au clair de nos lunes.